

POÈTES À L'ÉCOLE

N° 18 *Printemps 2009*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture
82000 Montauban

<http://www.ecrivains82.com/>



**Jean - Jacques LE FRANC
de POMPIGNAN (1709-1784)**

Petite biographie

Le 10 août 1709, jour de sa naissance dans l'imposant hôtel particulier aux briques roses de l'actuelle rue Armand Cambon à Montauban, rien ne laissait présager la vie tourmentée de Jean-Jacques Le Franc, fils de dame Marie Caulet et de messire Jacques Le Franc, conseiller du Roi dans ses conseils, premier président de la Cour des aides, troisième personnage de la ville après l'intendant de l'évêque.

Tout jeune, celui que Voltaire surnomma par dérision « *Le Moïse de Montauban* », fut séparé de sa famille et poursuivit des études secondaires chez les Jésuites de Toulouse, puis, comme le philosophe de Ferney avant lui, il termina ses humanités au Collège Louis-Le-Grand à Paris et s'inscrivit à l'Ecole de Droit qui le destinait aux premières places de la magistrature. Il combla son déficit d'affection en se donnant de l'agrément dans les salons parisiens.

A l'âge de vingt et un ans, devenu avocat général de la Cour des aides de Montauban, il obtint, après bien des obstacles, la création de l'académie des Belles Lettres, des Arts et des Sciences de sa ville natale. Par décret du 19 juillet 1744, Louis XV créa l'Académie de Montauban en lui accordant tous les honneurs dont jouissaient les académies de Paris.

Jeton de présence de l'Académie de Montauban

Légende : « *MIRATURQUE NOVAS FRONDES* »

(« *Admire les frondaisons nouvelles* »)

Avers : armes de Mgr de Verthamon Revers : pousses sur saule



Devenu premier président de la Cour des aides de Montauban, il rendait des visites furtives au grand amour contrarié de sa vie, Anne-Olympe Mouisset, fille d'un tondeur de draps montalbanais et qui mit au monde Marie Gouges. Plus connue sous le nom d'Olympe de Gouges, celle-ci, de Paris, revendiquerait plus tard pour les femmes "le droit de monter à la tribune, puisqu'elles pouvaient monter à l'échafaud". Les parents de Le Franc, soucieux d'éviter une fâcheuse mésalliance, contraignirent Anne-Olympe à prendre pour époux un boucher montalbanais nommé Pierre Gouze.

Devant le refus d'Anne-Olympe Gouze de lui octroyer « *l'autorisation d'élever sa fille selon son rang* », Le Franc se retira dans son village de Pompignan, après avoir démissionné de sa charge de président de la Cour des aides de Montauban.

Cependant, un rayon de soleil vint apaiser le poète tourmenté. Effectivement, la petite-fille de Sully, admiratrice du poète Le Franc, jeune et riche veuve d'un fermier général, intendant des Postes et Relais de France, vint demander l'hospitalité au château de Pompignan, « *son carrosse ayant versé en plein village* ». Quasi-quinquagénaire, Jean-Jacques Le Franc succomba aux charmes des vingt-cinq printemps de la ravissante Marie-Antoinette Félicité de Caulaincourt. Le 19 novembre 1757, « *le très haut et très puissant seigneur Jean-Jacques Le Franc, chevalier, premier président honoraire de la Cour des aides de Montauban, Caïx, Thouron, Lisle et autres lieux* », s'unit à sa jeune admiratrice. Un fils, Guillaume-Marie-Polyeucte Le Franc, naquit l'année suivante et décéda.

Jean-Jacques Le Franc eut aussi, en 1734, une liaison avec Catherine Dufresne, l'un « *des fins péchés de Paris* ». Fuyant les quolibets, notamment de Voltaire, le marquis s'exila à la campagne dans son château de Pompignan. Loin de la capitale et des philosophes, il se consacra à la poésie et aux bonnes œuvres. Il mourut le 1^{er} novembre 1784.

Le Siècle des Lumières

Ainsi appelé en raison du mouvement philosophique qui anime le XVIIIème siècle, marqué par un esprit scientifique et critique, une réflexion politique et une idée de tolérance. Le Franc de Pompignan fit partie des plus grands concepteurs avec Voltaire, Diderot, Rousseau, etc.

De son côté, le marquis de Mirabeau, père du grand orateur de la Révolution, se portant pour législateur en poésie, parla des "Poésies sacrées" de Jean-Jacques Le Franc comme d'un chef-d'œuvre, d'un ouvrage divin.

La publication de ses œuvres religieuses, au moment où les philosophes des Lumières œuvraient à l'émancipation du genre humain et à la valorisation de l'esprit rationaliste, « *révéla un croyant fanatique qui prônait la soumission au trône et à l'autel* ». L'antagonisme philosophique entre Voltaire et Le Franc s'était déjà fait jour en 1755, lors du tremblement de terre de Lisbonne où le fils de Louis Racine, âgé de neuf ans, avait perdu la vie. Le problème du mal opposa la résignation de l'un à l'indignation de l'autre.

Jean-Jacques Le Franc, dans son "*Ode à M. Racine sur la mort de son fils*", exhorta le père éploré à accepter sans protester la volonté divine :

*« Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus. »*

Voltaire, quant à lui, révolté par l'injustice de la mort des innocents, donna libre cours à son indignation. De Ferney, il multipliait les épigrammes :

*« Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait. »*

Il se moqua aussi des *Cantiques sacrés* en s'exclamant :

« Sacrés ils sont car personne n'y touche ! »

Au contraire, Rousseau reconnut en Le Franc son disciple.

En 1763, le Roi conféra par lettres patentes à Jean-Jacques Le Franc la dignité de marquis. Mais, les railleries de Voltaire blessant la jeune marquise, son mari lui consacra une épître où il lui recommandait silence et compassion :

*« Et vous que l'imposture et des haines cruelles
Provoquent bassement par d'injustes querelles
Préférez le silence à ces lâches combats ;
Plaignez votre ennemi, ne lui répondez pas.
Il est assez puni dans l'excès de sa rage
De méconnaître seul la vertu qu'il outrage. »*

Dans son "Ode XIV", l'académicien fustigé implore le ciel :

*« Dieu vengeur de l'innocence,
Dans l'excès de ma souffrance,
Je t'appelle à mon secours.
Défends mon âme opprimée
Qu'une langue envenimée
Déchire dans ses discours. »*

Le sizain suivant résume sa conception de la vie :

*« Que l'homme est malheureux, que sa vie est cruelle !
Il naît comme la fleur, il est foulé comme elle.
Ses maux sont mille fois plus nombreux que ses jours.
Il disparaît, semblable à la vapeur légère,
Ou tel que l'ombre passagère
Qui fuit au même instant qu'elle marque son cours. »*

En 1761, dans une épître destinée à la marquise, il semble se résigner et il attribue au ciel leur infortune :

*« Tendre épouse, le Ciel qui forme notre chaîne
Y mêla des anneaux de douleur et de peine. »*

Le château de Pompignan



Au château de Caix

Contre vents et marées, Le Franc trouva toujours un refuge dans la poésie. Taquiné par Melpomène, il composa sa première tragédie, *Didon*, au château lotois de Caix qui appartenait à sa famille, les Le Franc descendant d'une lignée dauphinoise qui s'établit dans le Quercy au XIIe siècle. *Didon*, pièce en cinq actes, jouée à Paris pour la première fois le 21 juin 1734, fut représentée dix-sept fois consécutivement et c'est en termes dithyrambiques que les journaux célébrèrent le succès de cette pièce où se joue le dilemme de l'amour et de la mort, comme le montre cet extrait où Didon, la fondatrice de Carthage, adresse ses reproches à Enée, l'ancêtre des Romains :

« *Je devais te haïr, ingrat, et je t'adore.*

Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords,

Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords.

Ton cœur fût-il encore mille fois plus barbare,

Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare ;

Et du haut de ces murs, témoins de mon trépas,

Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas. »

C'est à cette époque que Le Franc se livra à des travaux bucoliques : le marquis de Mirabeau, physiocrate et ami de Jean-Jacques Le Franc, considérait le sol comme seul producteur de richesses. Convaincu par son ami, et désirant améliorer la condition misérable des laboureurs de ses terres, Jean-Jacques Le Franc fit planter une vigne à Caix qu'il célébra en novembre 1752 en octosyllabes optimistes :

« *Espoir naissant de ma culture,*

Jeune vigne dont les rameaux

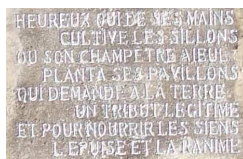
Feront un jour de ces coteaux

Et la richesse et la parure,

Signale ton premier essor,

Et de la sève la plus pure

Rassemble un fertile trésor... »



Inscription sur la stèle

[à déchiffrer]

Un marquis touriste

Lors de son « *Voyage de Languedoc et de Provence* » qu'il fit en compagnie de l'abbé de Monville et du marquis de Mirabeau, il tira un élégant badinage de poésie descriptive en monorime, prouvant son engouement pour cet art :

Le château d'If

*« Nous fîmes donc au château d'If.
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur passif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif,
Dieu nous garde du château d'If! »*



Belvédère de Caïx



Stèle de Luzech 1925

[Invitation à produire un poème monorimé]

Bibliographie

Didon (1734), tragédie [créée à la Comédie Française]
Les Adieux de Mars (1735), comédie [théâtre des Comédiens]
Le Triomphe de l'harmonie (1737), ballet héroïque [Académie
Amphion (1748), acte de ballet royale de
Léandre et Héro (1759), tragédie lyrique musique]
Voyage de Languedoc et de Provence (1745)
Poésies sacrées (1751 et 1754)
Dissertation sur les biens nobles (1758)
Réponses aux « quand, aux « si » et aux « pourquoi » (1760)
Eloge historique de Mgr le duc de Bourgogne (1761)
Tragédies d'Eschyle (1770)
*Discours philosophiques tirés des livres saints, avec des odes
chrétiennes et philosophiques* (1771)
*Mélanges de traductions de différents ouvrages grecs, latins et
anglois sur matières de politique, littérature et histoire* (1779)
Œuvres (édition de 1784)

Eloge de Clémence Isaure

*Ainsi quand le Flambeau du Monde
Loin de nous parcourt d'autres Cieux
Et qu'une obscurité profonde
Cache les astres à nos yeux,
Souvent une vapeur légère
Forme une étoile passagère
Dont l'éclat un instant nous luit ;
Mais elle rentre au sein de l'ombre
Et par sa fuite rend plus sombre
Le voile immense de la nuit.*



(Poésies sacrées)

Cahier réalisé par l'Académie de Montauban
imprimé par *Graphic 2000* et diffusé par I.A.-82
avec la participation du Conseil Général de T&G